

PAUL ANTOINE

FALLAIT PAS
ME PARLER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524272

Dépôt légal : février 2026

*Autrement tu fais quoi demain
Je n'ai plus de temps
Les jours caducs fuient comme l'artifice goutte en lumière
Je n'ai plus de temps
Vous êtes là toi toi toi et je suis las d'un combat éphémère
Je n'ai plus de temps*

1. (2020)

— Excusez-moi, j'étais dans la lune.

— Ah ! Vous lisez aussi, quel est le titre du livre que vous avez dans la main ?

Dans le parc d'été, les couleurs émeraude envahissent une journée banale, la lumière ancrée aux façades force à baisser les paupières.

Pierre rentre de la ville nonchalamment après être allé passer un peu de temps en librairie à fouiner sur les étals. Le choix est en adéquation avec l'humeur du jour.

Louise adore traverser ce petit parc boisé où Pierre demeure, voir et entendre cette nature la transporte en rêves éveillés. Elle y passe à chaque retour de chez son médecin, mais c'est la première fois qu'ils se rencontrent.

— Je choisis les livres au feeling, je suis éclectique dans mes choix, le titre et le résumé attirent mon attention, cette semaine c'est : *L'été des quatre rois*.

— J'adore lire également, des heures entières. Je passe dans ce jardin régulièrement, c'est un raccourci pour rentrer chez moi.

— Vous voulez que l'on discute un peu ? Il y a un banc sous les arbres, aujourd'hui l'ombre est la bienvenue.

— Moi c'est Louise.

— Pierre.

Assis côte à côte, un échange se construit, les mots s'enchaînent, des regards discrets se prolongent, une phrase puis une autre emplissent la fin d'après-midi dans une timide complicité.

Elle est en jupe sous le genou et tee-shirt vert pomme en harmonie avec la teinte des feuilles d'été, les fins nu-pieds découvrent la peau harmonieusement hâlée. Une paire de lunettes cerle des yeux foncés comme le tain du miroir où

l'on s'attarde. La chevelure, surprenante, frisée, courte, poivre et sel, sied à son visage aux joues creuses et au nez grec.

Ils parlent de tout ce qui leur passe par la tête, les enfants, elle en a deux, il en a trois, du quartier qu'elle connaît et qu'elle ne quittera plus. Lui est dans cette résidence depuis à peine une année, à quinze minutes du centre-ville, la décision pour l'acquisition de l'appartement fut vite entérinée.

— J'ai lâché le portillon tout à l'heure sans voir que vous étiez derrière moi.

— Oui mais involontairement et, en homme bien élevé, vous l'avez à nouveau ouvert pour me faire passer. J'ai apprécié. Vous êtes attentif !

— Je pense l'être, je suis surtout attentionné, quelquefois trop, ça peut agacer.

— Qui peut se plaindre d'être aux petits soins !

Pierre est classique dans le choix de ses vêtements, sa penderie est peu fournie. Il porte un pantalon beige clair, une chemisette bleue, des baskets de teinte identique. Une paire de lunettes noires et rondes contrastent avec ses cheveux blancs. Quelques activités à l'extérieur le font bronzer sans pour autant chercher à l'être.

Un bien-être s'installe, il n'y a aucun sujet tabou dans leurs échanges, une heure se passe en sourires appliqués, ils sont proches, presque à se toucher.

— Il est vingt heures, s'esclaffe Louise, je dois aller à la pharmacie, c'est à trois cents mètres, je dois absolument prendre le traitement que vient de me prescrire le médecin !

— Je peux vous accompagner ? J'aime marcher, il fait beau, on continue à parler !

— Je crains d'arriver trop tard !

Louise et Pierre marchent d'un pas énergique, ils arpentent deux rues étroites. À la troisième intersection, elle voit l'officine, la croix verte clignote, elle accélère puis court. Pierre la laisse prendre de l'avance, il la suit des yeux, elle lui plaît.

Quand il la rejoint, Louise est assise sur le seuil, essoufflée, affligée, perdue.

— C'est fermé depuis dix minutes !

Au bord des larmes, le visage livide, l'énergie a fui spontanément. Pierre la voit fragile, il est confondu, il cherche les mots afin de la réconforter. Et, il trouve.

— Je vous emmène à la pharmacie de service.

2.

— Non, c'est gentil, je vais faire sans ce soir.

Pierre est avenant, c'est sa nature. D'une fratrie de six, il s'est, dès qu'il en a eu les capacités, soucié des bobos, des pleurnicheries, des bouderies, des colères des uns et des autres. Il guérissait peu de choses alors, le soir, avant le sommeil, il se repassait les sauvetages loupés, les attentions ridicules, les mots fades.

D'une mère tendrement absente, il a dû se passer des caresses, des baisers, des sourires. Trop occupée à ses tâches, elle ne voyait d'eux que des bouches à nourrir, des mannequins à vêtir.

Jamais faim, jamais sale, toujours triste. Pierre a commencé sa vie à seize ans lorsque les émeutes de mai soixante-huit ont débuté.

Louise est un oiseau blessé, il veut la choyer. Finalement, elle accepte d'être conduite, ils doivent aller prendre la voiture au garage de Pierre. La marche est posée afin d'atténuer la nervosité palpable de chacun d'eux, la raison en est différente, elle l'angoisse d'être sans médicaments, lui de ne savoir la rassurer.

— Je dois aller à l'appartement prendre la clé de la voiture.

— Je peux venir ? J'aimerais un verre d'eau, un grand verre d'eau.

Surpris, il l'invite à monter, elle est confiante, il lui sourit.

— Entrez, je vous sers, asseyez-vous.

L'appartement est fonctionnel, sobre, aéré. Quelques cloisons ont été cassées pour optimiser l'espace et la lumière traversante. Un parquet de même teinte couvre chaque pièce, les murs sont peints en blanc, la cuisine et la salle de bains sont modernes. Le mobilier épars date de plusieurs années,

une plante, des lampes d'appoint complètent l'agencement rationnel.

Louise est lasse, un mal de tête latent la tenaille. Elle est assise au salon, jambes croisées, celles-ci sont élancées, nerveuses, des chevilles minces les subliment. Pierre s'attarde sur l'arrondi des genoux. Il s'approche, Louise voit son trouble, elle se lève et avance à la porte du palier.

— J'aimerais que vous m'emmeniez chercher mon traitement.

Dans la voiture, Louise s'informe de l'adresse de l'officine de garde sur un téléphone obsolète. Celle-ci est à dix minutes via le centre-ville.

Pierre s'est garé sur le trottoir face à la pharmacie, il scrute négligemment l'agréable silhouette de Louise empressée de traverser. Dos tourné, elle se fait servir au guichet sécurisé, imposé par l'administration. Il se remémore l'agréable partage sur ce banc rouillé et les quelques confidences qu'elle lui a confiées.

La maman de Louise a eu quatre enfants de trois maris. La relation mère fille est tendue, elles ne se voient plus, les rares contacts sont uniquement téléphoniques et finissent en conflit. Elle a une délicieuse affection pour sa sœur qui vit à Paris chez qui elle a vécu une année à l'âge de vingt ans. Avec sa demi-sœur, les ponts sont définitivement coupés. Son frère vit en Ardèche, elle ne l'a vu qu'une seule fois en douze ans. Son père, alcoolique, est décédé. Une aigreur affligeante ravive régulièrement l'enfance insipide.

Louise est de retour à la voiture, son visage s'est empourpré, ses traits relâchés lissent son front, Pierre sort de sa rêverie.

— Merci.

Sciemment ou pas, elle effleure sa main.

— Est-ce que tu veux que l'on échange nos numéros de téléphone ?

— Oui, volontiers, vous, tu le notes ?

Pierre bredouille, cette spontanéité le désarme, il ne lui aurait pas proposé. Il se donne un petit temps de réflexion pour prolonger cette surprenante rencontre.

— On peut aller dîner ! On va en ville, les restos sont encore ouverts.

— Non, merci, je suis fatiguée, je dois dormir pour évacuer le stress.

— Je vous, te dépose chez toi.

— Non, on repart jusqu'à ton garage et je rentrerai seule.

En voiture, Pierre lui demande de quoi elle souffre mais Louise détourne la conversation.

Arrivés chez lui, il lui propose à nouveau de dîner ensemble mais c'est un nouveau refus.

— Vous avez eu confiance pour accepter que je vous emmène !

— On se tutoie. Oui j'ai eu confiance de suite. Tu me raccompagnes au portail du parc ! Tu m'appelles demain !

Ils échangent des banalités, deux minutes plus tard, ils sont au lieu où ils se séparent. Elle avance un peu, elle se retourne, un signe, elle part.

Il la suit du regard, il fait quelques pas, veut l'interpeller, s'arrête, il renonce.

3. Mai 68

Pierre avait seize ans en soixante-huit. À Lille, il s'est investi dans le capharnaüm de la révolte des étudiants. En mai, le couvercle du chaudron parisien saute, les radios relatent les événements sans distinction des penchants politiques, gauchiste, anarchiste, gaulliste, d'autres plus radicaux. Dans le nord, l'émeute couve. Les meneurs émergent de toutes conditions sociales, en tête, les bourgeois qui ne craignent pas de faire une année d'études supplémentaire. Les banderoles au slogan « IL EST INTERDIT D'INTERDIRE » apparaissent mollement.

Pierre, affamé de rébellion anti-pouvoir, a rejoint un bureau de contestataires déterminés à renverser l'institution

en place. Il veut s'investir au combat près de jeunes lassés de subir l'autorité.

Les manifestants se mettent à rassembler tous matériaux ou matériels susceptibles de construire des barrages anti-forces de l'ordre.

À Paris, les étudiants se mettent en mouvement dans plusieurs universités, une manifestation prend naissance à la Sorbonne, un défilé part vers Matignon tandis que d'autres protagonistes bloquent l'entrée de l'établissement. Des banderoles émergent au travers des rues, on y lit : « Soyez vainqueurs. Rien d'impossible. Action étudiante, nous voilà. » Le pouvoir est laxiste, battons-nous. Et d'autres, plus ciblées contre Pompidou et son gouvernement.

À Lille, les facs se mettent également en branle. Jacques, le meneur du groupe nommé « Seule la mort nous arrêtera », dirige Pierre et ses comparses vers la place de la République où d'autres bataillons s'organisent pour y passer, s'il le faut, plusieurs jours. Au soir du quatre mai, le site est investi, plusieurs centaines d'âmes sont prêtes à résister aux charges policières. Des palettes sont empilées afin de ralentir les forces de l'ordre équipées de matraques et boucliers.

Les quelques bières prises multiplient l'ardeur de chacun. La nuit a un effet catalyseur sur la foule, les commerces ont baissé le rideau des vitrines déjà taguées. Des braseros grillent des saucisses, des chipolatas, amenées par des associations lambda, une cacophonie de pétards assourdit la ville.

Derrière leur mur fragile, Jacques a équipé son groupe de divers projectiles, vis, écrous, canettes métalliques, chaussettes remplies de clous, à défaut de munitions plus radicales. Pierre a trouvé une voie essentielle à son état d'esprit jusqu'alors négatif. Sa priorité, désormais, est la guerre pour une vie de progrès intellectuels partagés. Il savoure chaque initiative rebelle à l'encontre de l'autorité dégradante envers ceux que l'on nomme : la couche prolétarienne, celle désespérée, seule, sans soutiens syndicaux. Il se prépare à un combat contre un gouvernement atteint de surdité.